

aucune guerre n'est menée 'pour' des questions de genre, au sens où l'on dirait qu'elles sont menées 'pour' les ressources en pétrole ou 'pour' l'autonomie nationale, « en réalité ce sont les rapports de sexe qui génèrent le militarisme et la militarisation et qui, par conséquent, font de la guerre quelque chose de pensable et de la paix quelque chose de fragile » (p. 149). Mais si le genre est une cause de la guerre, il est, en partie, aussi la solution. Par la remise en cause des différences entre les sexes, les mouvements féministes anti guerre proposent un nouveau modèle, fondé sur le partage d'un ensemble de valeurs, dont le socle commun est l'engagement à « résoudre équitablement les conflits » (p. 115)⁷. Pour mettre fin à la guerre, ces mouvements féministes lancent un défi au patriarcat, en même temps qu'au nationalisme et qu'au capitalisme. Reste à faire entendre leur message à l'ensemble des mouvements pacifistes, pour que leurs militants s'opposent à la guerre non seulement en tant qu'êtres humains mais en tant que femmes, en tant qu'hommes.

Marguerite Rollinde

Politologue,
associée au Cresppa-GTM

⁷ Ce thème est apparu dès 1992 au cours d'un séminaire organisé à Bologne, sous le titre « Plusieurs femmes, une seule planète », où se retrouvèrent, aux côtés des Européennes, des femmes venues de régions déchirées par la guerre, comme en Yougoslavie ou en Israël/Palestine.

Éliane Viennot – Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française

(2014). Donnemarie-Dontilly, iXe « xx – y – z », 128 p.

Le livre d'Éliane Viennot a le mérite de mettre la langue française au centre du débat plus large concernant le genre social. Il ne s'agit pas d'un essai de linguistique, bien qu'il exploite certaines notions empruntées à cette discipline et qu'il puisse être utile aux linguistes ; il ne se revendique pas non plus explicitement des études de genre, quoique les spécialistes de ce domaine puissent l'utiliser avec profit. Il est, pour ainsi dire, un livre d'histoire de la culture, dont la langue constitue sans conteste l'un des aspects fondamentaux.

Dès les premières pages, l'auteure affirme que « le sexisme de la langue française ne relèv[e] pas de la langue elle-même, mais des interventions effectuées sur elle depuis le XVII^e siècle par des intellectuels et des institutions qui s'opposaient à l'égalité des sexes » (p. 9-10). On pourrait objecter qu'un certain sexisme préexiste aux interventions des grammairiens, sexisme que le français, comme les autres langues romanes, a hérité du latin. Ce sexisme n'est pas consubstantiel à la langue de manière transcendante, mais il reflète la domination masculine qui n'était pas moindre dans l'Antiquité ou au Moyen Âge qu'à l'époque

moderne, bien que celle-ci s'exprime dans des manières différentes d'une société à l'autre.

Avant les chapitres consacrés à la véritable masculinisation de la langue à l'époque moderne, on trouve un chapitre qui traite de la rime, particulièrement savoureux. Viennot fait remarquer que « *les notions de 'rimes féminines' et de 'rimes masculines'* » sont liées aux « *connotations que leur sonorité induit dans des esprits façonnés par le genre* » (p. 19). Les terminaisons en *-e* « *sont ressenties comme plus 'douces' que les autres, et assimilées aux femmes ; tandis que les sons 'durs' sont assimilés aux hommes, le tout par métonymie avec les qualités que les hommes veulent voir attachées aux unes et aux autres* » (p. 20). Et de citer des propos émis au XVI^e siècle qui paraissent aujourd'hui absurdes, sur la difficulté de maîtriser les noms en *-e* à la fin des vers, tout comme il est difficile de « *gouverner* » les femmes. L'auteure rappelle aussi que les théoriciens de la poésie ont fini par recommander l'alternance des deux types de rimes, ce qui « *constitue une autre déclinaison de cet anthropomorphisme* » (c'est-à-dire de la confusion entre genre dans la langue et genre social) et « *traduit l'idéal hétérosexuel des rapports humains* » (p. 21).

Ces analyses subtiles se retrouvent aussi dans les chapitres plus proprement consacrés au

sexisme dans la grammaire. Aux pages 66-71, Éliane Viennot retrace la mise en place de l'accord obligatoire au masculin des adjectifs épithètes en cas de deux noms coordonnés de genre discordant, accord qui s'est imposé petit à petit entre le XVII^e et le XIX^e siècle : possible déjà en français préclassique, celui-ci préférerait néanmoins l'accord de proximité. L'auteure cite à la page 70 une remarque du célèbre grammairien et lexicographe Louis-Nicolas Bescherelle, selon lequel « *l'euphonie exige que l'on énonce quelquefois le substantif masculin avant le féminin, quand l'adjectif n'a pas la même terminaison pour les deux genres* », et de donner l'exemple suivant : « *Cet acteur joue avec une noble et un goût parfaits* ». Si ce n'est que, dans l'exemple cité, le masculin n'est pas énoncé *avant* le féminin. Viennot a sans doute parfaitement interprété la pensée de Bescherelle, en suggérant que, pour lui, « *énoncer avant* » devait signifier « *dominer* » (*ibid.*).

Un peu plus loin, l'auteure fait encore preuve de finesse quand elle interprète comme sexistes certains phénomènes que, dans un premier temps, on pourrait être tenté de ne pas considérer comme tels. Dans les pages qui traitent des règles d'accord des participes présents (p. 71-74), elle rappelle qu'au XVI^e siècle, ceux-ci pouvaient encore s'accorder en genre et en nombre. Peut-être les grammairiens, en énon-

çant au XVII^e siècle la règle selon laquelle le participe présent reste « *invariable* », mais de fait est accordé au masculin singulier, ne pensaient-ils pas *consciemment* à leur coqueluche « *le masculin l'emporte sur le féminin* » et croyaient simplement introduire une règle qui leur paraissait tout à fait logique ; mais, dans les faits, la forme qu'ils imposent, c'est bien la masculine, qui est toujours employée comme une forme qui englobe la féminine.

Dans le chapitre consacré au genre des noms d'êtres inanimés (p. 83-90), Éliane Viennot montre la persistance des préjugés concernant la « *douceur* » et la « *force* » qu'elle avait déjà évoqués à propos des rimes : elle termine le chapitre sur une citation de Bescherelle (encore lui), selon lequel certains noms auraient peut-être reçu le genre masculin « *parce qu'ils présentaient des caractères de force et de puissance* », alors que les noms féminins « *offraient des caractères de grâce et d'agréments* » (p. 90). Ces stéréotypes renforcent la division genrée du monde, y compris non humain, ainsi que l'hétérosexualité obligatoire : Bescherelle suggère en effet auparavant que les noms masculins ont peut-être été donnés par des hommes, et les noms féminins par des femmes ! En dernière analyse, ces poncifs ont pour but de justifier la domination masculine, celle des êtres « *forts* » sur les êtres « *doux* ».

À propos des grammairiens du passé, l'auteure cite tous ceux qui ont le plus influencé la langue française – de Malherbe à Vaugelas à Bouhours à Bescherelle –, mais elle se souvient également des grammairiens moins connus, et surtout de quelques grammairiennes, comme Marguerite Buffet : leur intérêt ne réside pas nécessairement dans des visions moins étroites de la langue, mais dans le fait qu'elles ont été pour ainsi dire frappées par le tabou qui atteint souvent les intellectuelles du passé et les voue à l'oubli. En ce sens, la bibliographie est une mine d'informations pour les spécialistes mais aussi pour toutes les personnes qui voudraient s'orienter dans la forêt des grammaires anciennes.

Seules quelques petites modifications pourraient être apportées lors d'une éventuelle deuxième édition. Ici et là, Viennot définit « *linguistes* » les grammairiens du passé (p. 42, 46 et *passim*) : or, on s'accorde généralement pour réserver le terme de « *linguistique* » à l'étude du langage telle qu'elle a été inaugurée par Ferdinand de Saussure au début du XX^e siècle, ou tout au plus par les néogrammairiens au XIX^e : pour les siècles antérieurs on parle plutôt de « *grammaire* ».

Aux pages 14-15, l'auteure affirme que Christine de Pizan, écrivaine qui vécut entre le XIV^e et le XV^e siècle, aurait utilisé à dessein la forme *elles* pour le pronom de sixième personne,

s'opposant en cela à l'usage de ses contemporains, qui parfois utilisaient *ils* pour renvoyer à des femmes ou à des noms féminins. Comme l'auteure elle-même le rappelle, toutefois, « [c]et emploi du pronom personnel masculin pour désigner un référent féminin est alors assez courant » (p. 15) et, quelle que soit l'explication que l'on puisse donner de cette habitude, ailleurs dans les textes de Christine de Pizan – qui étaient copiés par des scribes, des hommes mais peut-être aussi des femmes – *ils* pour *elles* est bien présent, et l'intervention de l'écrivaine dans le choix de la forme est à exclure⁸.

Viennot semble être opposée à l'emploi du suffixe *-eure*, ou du moins à celui du mot *auteure* (auquel elle préfère *autrice*), qui serait un « néologisme » contraire à « l'histoire de la langue » et à « la diction française ». Ce suffixe a toutefois l'avantage de permettre les accords aux féminins sans se faire entendre dans un oral spontané, et va donc dans le sens des revendications des « *partisan·e·s de 'l'indifférence des sexes'* », ce que Viennot elle-même affirme être, bien qu'elle juge que la langue française « *est genrée. Inéluctablement* » – ce

qui serait peut-être aussi contestable (tout ceci à la page 110). De plus, ce suffixe est en réalité très ancien, car il est attesté depuis au moins le début du XV^e siècle⁹.

Ces quelques critiques, minimes, n'empêchent pas que l'on puisse affirmer que l'ouvrage est remarquable, par la subtilité de ses analyses, par le large éventail des sujets examinés concernant la langue – pas seulement la question souvent traitée des noms de fonctions, métiers, *etc.*, mais bien d'autres domaines –, par les pistes de réflexion qu'il suggère, enfin par son style très agréable à lire.

Andrea Valentini

Sciences du langage
Université Sorbonne nouvelle Paris 3,
CLESTHIA (EA 7345)

Kevin Floyd – *La réification du désir. Vers un marxisme queer*

(2013). Paris, Éd. Amsterdam, 308 p. (traduit de l'américain par Myriam Dennehy, Marion Duval, Clémence Garrot et Charlotte Nordmann).

Cet ouvrage tente de concilier deux traditions théoriques qui s'opposent habituellement : le marxisme et le *queer*. Ce dernier revient sur le caractère socialement construit des binarismes sexué (homme/femme) et sexuel (hétéro-/homosexuel) avec un intérêt majeur pour les 'marginalités' sexuelles qui subvertissent ces ordres. L'enjeu est de palier aux insuffisances respectives de ces

⁸ Voir Pizan (de) Christine (1999). *Epistre Othea* (Parussa Gabriella, ed). Genève, Droz, p. 140 ; Pizan (de) Christine (2001). *Le Livre de l'advisioin Cristine* (Reno Christine, Dulac Liliane, eds). Paris, Champion, p. LXI ; Marchello-Nizia Christiane (1997). *La langue française aux XIV^e et XV^e siècles*. Paris, Nathan, p. 224.

⁹ Voir : <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/andrea-valentini>.